

BULLETIN
DE PUBLICATIONS ORIENTALISTES
EN LANGUE RUSSE

par le Père JEAN MÉCÉRIAN, S.J.

AVANT-PROPOS

Décidément le Gouvernement central de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques continue la diplomatie du «sourire». Non seulement il envoie en deçà du *Rideau de fer*, comme on a coutume de dire, des sportifs, des musiciens, des ballerines, mais encore des savants. Et c'est cet aspect du «sourire» qui nous intéresse.

On remarqua d'abord la participation active des savants russes à des Congrès internationaux de Sciences dites «exactes» (Astronomie, études atomiques...). Maintenant ils sont présents à des Congrès consacrés à des Sciences appelées par eux *sociales* ou mieux encore *humaines*: tels le XXIIIème Congrès Intern. des Orientalistes, tenu à Cambridge (21-28 Août 1954), et, tout récemment, le Xème Congrès Intern. des Sciences historiques, réuni à Rome (4-11 Septembre 1955) ainsi que deux autres Congrès qui eurent lieu presque simultanément à Istanbul (Turquie): le Xème Congrès Intern. d'Études byzantines (15-21 Sept. 1955) et la Deuxième Conférence générale de l'Association Intern. des Universités (19-23 Sept. 1955). Qui aurait cru que même l'Espagne, sous le régime du général Franco, pût voir arriver pour assister au XXVIIIème Congrès Int. de Chimie industrielle, des délégués officiels de l'Union Soviétique munis pour le président du Congrès d'un message signé par le président et par le secrétaire général de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. (Octobre 1955).

Les savants soviétiques se préoccupent de ces communications et leurs communications, imprimées à l'avance à Moscou-Léninegrad par les soins de cette Académie, en deux langues: en russe et en une autre langue: anglais, français ou italien, et les distribuent aux congressistes: geste très apprécié par ceux-ci.

Un autre aspect mérite d'être relevé dans l'activité scientifique des Russes: c'est la reprise, après un long couvre-feu qui leur avait imposé le silence, de certaines revues de grande valeur qui voyaient le jour avant la Révolution de l'année 1917. Tel fut le cas du: *Vizantiskiy Vremennik*, qui a repris sa publication, sous forme de volume annuel, en 1947, avec numérotation double I (XXVI). Le chiffre entre parenthèses disparaissait dès le IIIème volume; mais sa présence sur les deux premiers indiquait bien l'intention de ses éditeurs de continuer le périodique interrompu. Tel est aussi le cas d'une autre publication qui réjouira spécialement ceux qui s'intéressent de près aux problèmes culturels et religieux du Proche-Orient: c'est le *Palestinskiy Sbornik* (= « Recueil Palestinien »), portant la numérotation suivante: fascicule I (63), 1954, publié par la « Société Palestinienne Russe de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. », Moscou-Léninegrad.

Encore plus récemment les publications périodiques, relatives à l'ethnographie des divers peuples du Caucase, ont repris sous le titre de: « *Kavkazkiy Etnograficheskiy Sbornik* » (= « Recueil Ethnographique Caucasien »), Moscou, 1955.

Divers organes orientalistes ont subi des changements. Citons, parmi ceux qui continuent à présent, les périodiques dont nous avons connaissance: *Sovietskoyé Vostokovedeniye* (= « Orientalisme Soviétique »), les « Mémoires scientifiques » et les « Brèves Communications » de l'Institut d'Études Orientales; *Epigrafika Vostoka* (= « Epigraphie de l'Orient »), sans compter la *Sovietskaya Arheologiya* et trois revues spécifiquement historiques: *Istoricheskié Zapiski*, *Vestnik Drevney Istorii* et *Voprossi Istorii* qui contiennent souvent des articles se rapportant à diverses disciplines proche-orientales.

Faut-il ajouter que les ouvrages relatifs à ces disciplines variées foisonnent dans la production colossale des Académies de l'Union Soviétique.

Obligé, pour mon enseignement et mes travaux personnels, de prendre connaissance parmi ces publications de ce qui m'est accessible, j'ai eu l'idée de livrer, à ceux que la matière intéresse, un modeste *Bulletin de Publications Orientalistes en langue russe*. Bien entendu je n'ai en vue que les études qui concernent le Proche-Orient au sens large du mot et, parmi ces études, je réserve au *Bulletin Arménologique* ce qui a trait au peuple arménien. Le Troisième Cahier de ce dernier *Bulletin* verra le jour dans un des prochains volumes des *Mélanges de l'Université Saint Joseph*.

Quant à la méthode, qu'on me permette de dire que je suivrai celle que j'ai adoptée pour ce dernier, à savoir que j'aurai en vue principalement ceux qui ne connaissent pas la langue russe ou qui n'ont pas facilement à leur disposition certaines publications et je ferai connaître assez largement le contenu des travaux que je présente, prenant soin de donner des indications précises de noms, de paginations etc. Je rencontre une difficulté de détail sur ce point, c'est que les savants soviétiques n'indiquent que par des initiales les prénoms des auteurs que nous risquons parfois de confondre, si nous ne les connaissons pas par ailleurs; nous sommes même embarrassés parfois ne sachant devant la terminaison féminine s'il faut nommer Madame ou Mademoiselle.

No. 1

PALESTINSKIY SBORNIK

Le « Recueil Palestinien », fascicule 1 (63), format 26 × 17, 130 pp., 15 pl. hors-texte, Moscou-Léninegrad, 1954. Rédacteur responsable: N. V. Pigoulevskaïa, membre-correspondant de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.

Avant de souligner l'importance de cette nouvelle publication et d'en analyser le contenu, je crois opportun de présenter tout d'abord, en traduction française, l'introduction que la Rédaction du périodique a insérée au début.

§ I. — « DE LA PART DE LA RÉDACTION »

« Le peuple soviétique est le champion du renforcement des relations culturelles entre tous les peuples. L'étude de l'histoire et de la culture des autres peuples mène à l'affermissement des rapports amicaux entre pays, et sert au mieux à la grande œuvre de la paix.

« L'opinion publique soviétique témoigne un profond (grand) intérêt à la vie et à l'histoire des divers peuples, au nombre desquels sont ceux du Proche-Orient. Cet intérêt a une tradition de longue date. Déjà au XII^{ème} siècle les gens de Russie s'intéressaient vivement aux coutumes et à la vie de l'Asie Antérieure; de cela témoignent un remarquable ouvrage, comme l'est l'*Itinéraire de l'hiéou-mene Daniel*, et la série de travaux de même genre qui lui ont succédé.

« A la science nationale [russe] est dûe une énorme part dans l'étude de l'Orient ancien et médiéval, mais aussi dans celle de l'histoire moderne et contemporaine, dans celle de l'économie, des langues et de la culture de ses peuples. En particulier, un assez grand rôle fut joué dans la question de l'étude du Proche-Orient par la Société Palestinienne Russe, née déjà dans les années quatre-vingt du siècle passé et devenue à la fin du siècle une puissante organisation scientifique. Bien que dans la Russie Tsariste l'activité culturelle et scientifique de cette Société ait été limitée, néanmoins elle

joua un rôle positif. Ainsi la Société, à n'en pas douter, créa certaines conditions favorisant le rapprochement culturel du peuple Russe à ceux du Proche-Orient. A cela contribua l'érection d'hôtels, d'hospices, de centres de secours médical en Palestine et dans les pays limitrophes de l'Asie Antérieure; là descendaient les voyageurs russes, au nombre desquels se trouvaient les savants.

« Une autre entreprise de la Société fut l'expansion de l'instruction élémentaire dans les masses de la population locale. Dans les écoles fondées par la Société l'enseignement était donné dans la propre langue de la population, à savoir l'arabe, mais la langue russe était aussi une des matières obligatoires. La langue russe, possédée, révélait les trésors de la culture russe, de la production des grands écrivains, penseurs et savants russes.

« Outre un nombre considérable d'écoles primaires, la Société ouvrit deux écoles normales, l'une d'hommes, l'autre de femmes, afin de préparer pour les écoles primaires un personnel enseignant pris dans la population locale. Les mieux doués d'entre les étudiants qui terminaient l'école normale étaient envoyés en Russie pour recevoir une instruction supérieure et rentraient dans leur patrie pour y être professeur ou médecin. Élevés dans les idées d'avant-garde des couches progressistes de la société russe, ils fournirent une contribution considérable à la vie culturelle du Liban, de la Syrie, de la Palestine; de leurs rangs sortirent les premiers traducteurs en langue arabe de la littérature russe classique, une lignée d'écrivains du Liban contemporain jouissant d'une large renommée.

« Mais l'aspect fondamental et le plus essentiel de l'activité de la Société fut son travail scientifique. A ce travail prirent part les plus grands savants de l'époque qui témoignaient de l'intérêt à l'étude des pays du Proche-Orient. Des recherches de toutes sortes furent entreprises par des orientalistes, des professionnels d'études classiques, des byzantinistes, des slavistes, des spécialistes de l'ancienne littérature russe, des critiques d'art et des archéologues.

« L'activité des membres de la Société dans le domaine des recherches se reflète dans une vaste entreprise d'éditions. Dès la

« *Obščestvo Palestinskago Obščestva* » (= Recueil Palestinien); mais à partir de 1891, il devint annuel sous le titre de *Soobščeniia Palestinskago Obščestva* (= Communications de la Société Palestinienne). Les « Recueils Palestiniens » constituaient tout particulièrement la collection des recherches scientifiques de la Société. Les « Communications », elles, rela-
taient, en plus, des renseignements de caractère scientifique sur les nouvelles découvertes archéologiques, sur des manuscrits, des matériaux et des sources inédites.

« Dans les « Recueils Palestiniens » on a inséré des documents de littérature ancienne, ayant rapport au Proche-Orient; ils étaient édités avec apparat critique accompagné de traduction. C'est dans cette série que fut publié le travail en quatre volumes du professeur N. A. Mednikov: « La Palestine, de la Conquête arabe aux Croisades », ouvrage étendu et qui jusqu'à nos jours n'a pas perdu sa valeur. Il reste encore aujourd'hui un ouvrage important dans le domaine de l'historiographie arabe. On n'oublia pas non plus les documents biographiques; la publication de leurs traductions eut une grande portée pour l'histoire, la philologie, l'histoire de la culture.

« Il n'est pas permis de ne pas souligner la participation de la Société à l'édition en huit volumes, exécutée par l'Académie des Sciences, des matériaux biographiques de Porphyre Ouspensky, qui séjourna longtemps à Jérusalem. Pour la période des années 40 à 80 du XIX^{ème} siècle, les renseignements sur le Proche-Orient, conservés dans ses travaux, sont très précieux.

« Outre son activité consacrée aux recherches scientifiques et aux publications, la Société jouissait de toutes les possibilités requises pour l'acquisition de documents relatifs à la culture matérielle et à la littérature. Dans les locaux appartenant à la Société on conservait les documents archéologiques, les inscriptions, les monnaies, les imprimés, les manuscrits: tous objets de l'investigation des savants devenus membres de la Société. Celle-ci organisa plus d'une expédition archéologique scientifique. Tel fut le voyage

archéologique en Syrie et en Palestine de l'Académicien N. P. Kondakov, qui fut riche en résultats. Pour rechercher des manuscrits grecs et orientaux, la Société envoya au Sinai un groupe de savants. Le succès de cette expédition fut pareillement considérable.

« Après la Grande Révolution Socialiste d'Octobre (1917), la Société russe palestinienne reçut une possibilité étendue pour servir au noble but de contribuer au renforcement des liens amicaux avec les peuples du Proche-Orient. Le travail scientifique des membres de la Société se poursuit à présent sur de nouveaux fondements et principes, établis à la base de la vie et de l'activité des savants de l'Union Soviétique. Les érudits soviétiques, qui travaillent dans le domaine des langues, de l'ethnographie, de l'histoire et de la culture des pays du Proche-Orient, mènent leurs recherches suivant de nouveaux principes méthodologiques et s'efforcent de répandre largement les hautes idées humanitaires de la science progressive soviétique. La publication des résultats de l'étude scientifique du Proche-Orient est la première tâche des « Recueils Palestiniens ». Les recherches des membres de la Société palestinienne sont, comme dans le passé, consacrées également aux périodes anciennes et médiévales de l'histoire du Proche-Orient et aux choses de notre temps. L'étude des langues vivantes proche-orientales, de l'histoire moderne et contemporaine, de l'économie, de la littérature actuelle et de l'art des peuples du Proche-Orient entre dans son objectif. L'activité éditrice de la Société, qui reprend avec la parution du présent recueil, contribuera à la réalisation de ces buts.

« Le présent recueil contient des articles se rapportant à l'histoire et à la philologie des pays du Proche-Orient. Le premier article, signé par V. V. Strouvé, traite une question prise dans l'histoire du Proche-Orient et débattue chez les historiens, à savoir la révolte qui eut lieu en Égypte en la première année du règne de Darius Ier. Le second article, dû à L. A. Lipine, concerne les plus anciennes Lois de la Mésopotamie découvertes naguère. N. V. Pigoulevskaïa édite un manuscrit trilingue, ayant un millénaire d'ancienneté, conservé à la Bibliothèque d'État de l'U.R.S.S. au nom de V. I. Lénine. Le Recueil contient aussi des articles sur l'éminent orien-

avec une telle qualité, on ne peut que regretter que l'éditeur ne s'en soit pas servi plus largement.

§ II. — REMARQUES SUR LA PRÉCÉDENTE INTRODUCTION

Malgré sa longueur, nous avons reproduit intégralement cette introduction, parce que c'est une page instructive de l'histoire de l'orientalisme anti-soviétique et le nom de grands savants russes reste attaché au titre du « Recueil ». Aussi pardonnera-t-on aux rédacteurs certaines redondances de style ainsi que leurs slogans. Mais je n'en dirai pas autant des préteritions volontaires que j'y ai remarquées : c'est pourtant une publication de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.

Notons d'abord que le titre complet de la revue, soit comme « Recueil », soit comme « Communications », a toujours contenu le mot *Pravoslavnyj*, à savoir « Orthodoxe », dont nos récents rédacteurs ne soufflent mot. Ce caractère confessionnel du périodique resta toujours accentué au cours de son existence, de 1881 à 1914. Le contenu du premier fascicule, consacré tout entier à « l'Orthodoxie en Terre Sainte », par son ton, ses annexes sur les communautés et les œuvres catholiques et protestantes, ne fut-il pas le programme de la revue ainsi que de la Société, lorsque celle-ci fut fondée ? Ce qui n'a pas empêché les savants membres de la Société de faire, dans leurs recherches, œuvre sereinement scientifique.

Je note en second lieu que les deux premiers fascicules étaient, semble-t-il, une entreprise personnelle, car ils ne portent comme nom d'éditeur que celui de V. N. Khitrovo. C'est à partir du troisième fascicule seulement (1883), que l'édition est attribuée, toujours à Saint-Petersbourg, à la « Société Orthodoxe Palestinienne », auquel titre s'ajoutera un peu plus tard le mot « Impériale ».

Menues rectifications qui renseigneront ceux qui n'auraient pas à leur portée la collection de l'ancien périodique.

§ III. — UN SOULÈVEMENT EN ÉGYPTE

Le premier article de la revue (pp. 7-13), sous la signature de l'Académicien V. V. Strouvé, examine « la révolte en Égypte en la première année du règne de Darius Ier ».

C'est par une phrase sensationnelle que l'auteur commence son étude: « L'histoire du peuple égyptien, qui lutte si héroïquement contre l'impérialisme oppresseur anglo-américain, mérite, dans tous ses détails, une étude des plus approfondies. — Un de ces détails encore insuffisamment étudiés dans l'histoire multiséculaire de l'Égypte est la question des proportions de l'agitation qui eut lieu en la première année du gouvernement du roi Darius I^{er}. Nous ne savions pas qu'on dût faire remonter si haut l'oppression exercée par l'impérialisme anglo-américain. Le reste de l'article est plus sérieux et mérite notre attention. Pour mieux saisir la pensée de M. Strouvé, revenons en arrière.

En 1936, dans son beau livre: *La première domination perse en Égypte, Recueil d'inscriptions hiéroglyphiques*, (Bibliothèque d'étude de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire, T. XI), M. G. Posener avait condensé en une synthèse très solide (pp. 184-191) les résultats historiques qu'autorisait son examen de divers documents hiéroglyphiques sur la situation de l'Égypte au temps du règne de Cambyse et de Darius I. Qu'il me suffise de rapporter brièvement ces passages de son *Introduction* (pp. XI-XIII).

Après une préparation minutieuse Cambyse déclenche son offensive au printemps 525 et conquiert l'Égypte. « Tout en organisant le pays conquis, Cambyse prépare de nouvelles expéditions vers le Sud et vers l'Ouest. La Libye et Cyrène se soumettent; les Phéniciens refusent d'appuyer l'offensive projetée contre Carthage, rendant cette opération irréalisable. Restent les oasis et la Nubie, dont la conquête constitue le complément indispensable à la soumission de l'Égypte. Deux armées partent de Thèbes; la principale, dirigée vers le Sud, est commandée par le roi lui-même. Les Éthiopiens voisins de l'Égypte sont assujettis, ainsi que l'oasis de Khargch.

Pénétrant en Égypte, Cambise, pris de folie, a cru commis des atrocités, persécuté son entourage perse et le sacerdoce égyptien, banné la religion du pays. On verra que les textes de ce recueil ne semblent pas confirmer ces renseignements.

« En quittant l'Égypte, le roi laisse la nouvelle province entre les mains du satrape Aryandès. Cambyse meurt en Syrie (522), en route pour la Perse soulevée par le mage Goumata qui se fait passer pour le frère du roi.

« Darius I tue l'usurpateur et réprime rapidement (521-520) l'insurrection des provinces qui s'étaient séparées de l'empire. L'Égypte reste soumise aux envahisseurs et les difficultés que le nouveau roi y rencontre viennent, non pas des indigènes, mais du gouverneur perse. Aryandès, étend son autorité en soumettant Barca; ses velléités d'indépendance deviennent inquiétantes. Les inscriptions perses mentionnent l'Égypte au nombre des provinces révoltées et disent explicitement que Darius conquiert ce pays. Aryandès est exécuté ».

Les documents classiques et hiéroglyphiques semblent être d'accord pour reconnaître le rôle organisateur et bienfaisant de Darius en Égypte. Vers la fin de son règne en 486 les Égyptiens du Delta profitèrent de la lourde défaite subie par Darius à Marathon (490) pour se révolter. Le roi décida de punir en même temps les Grecs et les Égyptiens; mais il mourut avant d'avoir pu mettre son projet à exécution. Tout le monde est d'accord là-dessus. Le point en litige porte sur les premières années de Darius, lors des embarras causés par le mage Gaumata et des révoltes qui les accompagnèrent dans différents pays. Les Égyptiens eux-mêmes prirent-ils part aux agissements autonomistes du gouverneur Aryandès?

Deux savants américains: Roland G. Kent, *Darius' Behistun Inscription* et George G. Cameron, *Darius, Egypt and the «Lands beyond the Sea»*, dans *Journal of Near Eastern Studies*, T. II, 1943, pp. 105 et suiv.; pp. 307 et suiv., ont affirmé qu'il y eut alors une révolte égyptienne importante, étendue, sur laquelle les inscriptions de Darius garderaient un silence diplomatique.

L'auteur de l'article dont nous parlons à présent s'élève contre cette affirmation, explique le sens des expressions de Darius, dont *tous les exploits ne sont pas inscrits sur la table de Béhistun* (voir p. ex. l'inscription LVII chez J. Ménant, *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse*, Paris, 1872, p. 120) et conclut: « Sur la base des données précédentes il convient de reconnaître que l'affirmation de quelques chercheurs américains sur les proportions considérables de la révolte en Égypte en la première année de Darius I ne correspond pas à la réalité » (p. 13).

Je crois opportun de rapporter l'avis de deux spécialistes en la matière: Etienne Drioton et Jacques Vandier, qui ont écrit après l'article en question des savants américains: « La révolte de Libye ne nous est connue que par les auteurs grecs. Il n'est pas impossible, on l'a vu, que la révolte de Libye ait été accompagnée d'une révolte en Égypte. CAMERON (*J.N.E.S.*, II (1943), p. 310) suppose, en effet, que les Égyptiens se révoltèrent, en 522, contre Aryandès. L'hypothèse est confirmée par POLYEN (VII, 11, 7). Cameron suppose, enfin, qu'Oudjahorresné ne fut pas mandé, en Perse, par le roi, mais qu'il dut quitter l'Égypte, à la suite de cette révolte, qui menaçait, non seulement Aryandès, mais aussi tous les fonctionnaires égyptiens qui avaient collaboré avec le vainqueur. Oudjahorresné ne revint en Égypte, « sur l'ordre du roi », que lorsque le danger eut été écarté et que le calme eut été rétabli ». (Dans: *Les peuples de l'Orient méditerranéen*, II: *L'Égypte* (Collection *Clio*), 3ème éd. refondue et augmentée, Paris, 1952, p. 619). Cette note des deux spécialistes nommés plus haut ne s'accorde pas pleinement avec leur exposé à la p. 601 du même ouvrage, qui reproduit probablement le texte de l'édition précédente.

Concluons en disant que l'article de M. Strouvé, dont il faut lire aussi une étude antérieure: « Nouvelles données de l'histoire d'Arménie confirmées par l'inscription de Béhistun » (dans: « *Bulletin de l'Académie des Sciences de la R.S.S. d'Arménie* », 1946, n° 8, p. 31 et suiv.), a remis sur le tapis le problème de la révolte en question, qui mérite un nouvel examen.

LES LOIS DE LA VILLE DE SUD-AL-HARMA

Il s'agit des lois contenues sur les tablettes découvertes par l'archéologue irakien M. A. Taha Békir à Tell Harmal au Sud de Baghdad et signalées par lui dans *Sumer, a Journal of Archaeology in Iraq*, Baghdad, IV, 1948, pp. 52 et suiv. Albright Goetze et d'autres savants s'en sont occupés et le R. P. Pohl, professeur à l'Institut Biblique Pontifical de Rome, en a donné une nouvelle édition complète et améliorée.

Le savant russe L. A. Lipine en fournit à son tour dans le « Recueil » que nous analysons (pp. 14-50) une étude approfondie et comparative, suivie d'une traduction russe. Il dit p. 15 en note qu'à son grand regret le travail du P. Pohl n'a pu lui être accessible. Et, à mon tour, je me contente de ces quelques lignes en un domaine qui est hors de ma compétence.

§ V. — UN MANUSCRIT TRILINGUE DU IX^{ème} s.

Madame N. Pigoulevskaya publie (pp. 59-90) une très intéressante étude sur « Un manuscrit grec-syriaque-arabe du IX^{ème} siècle ».

Ce manuscrit, composé de 4 feuillets en parchemin, se trouve à présent, sous le No. 432, à la « Bibliothèque de Toute l'Union Soviétique, au nom de V. I. Lénine » (à Léninegrad). Il a été détaché du ms. grec — dont il devait constituer les feuilles de garde — conservé dans la même Bibliothèque sous le No. 432 et contenant des discours de S. Grégoire le Théologien. C'est Abraham Noroff, ministre de l'Instruction Publique de 1854 à 1858, qui l'avait acquis au couvent de Mar-Saba en Palestine avec 8 autres mss. grecs et 15 mss. slavons, lors d'un voyage entrepris en 1835 dans tout le Proche-Orient.

Les feuillets mesurent 29 cm. sur 23 et sont légèrement abîmés sur les bords, sans nuire au texte. Celui-ci, écrit sur trois colonnes, contient en trois langues: grec, syriaque et arabe, les Psaumes suivants: 70, 7-16; 73, 4-14; 77, 28-38; 79, 9-18. L'auteur reproduit

en photographie et en écritures modernes sur trois colonnes parallèles le contenu des huit pages du manuscrit. Une neuvième planche dresse le tableau des trois alphabets tels qu'ils ressortent des textes conservés.

Après une double étude très poussée sur les particularités paléographiques et sur la langue du triple texte de notre manuscrit, l'auteur en attribue la transcription à la seconde moitié du IX^{ème} siècle. Si on prend aussi en considération le lieu d'origine des fragments: le couvent palestinien si important de Saint-Sabbas, on voit quel intérêt ils présentent et on ne peut s'empêcher de regretter que nous ne possédions pas intégralement le psautier trilingue primitif.

L'auteur conclut son étude par un paragraphe de deux pages consacré à « l'importance du (ms.) polyglotte ». J'en traduis de longs passages.

« ... Les trois colonnes du manuscrit fournissent un excellent matériel pour des recherches paléographiques. Le caractère distinctif des trois écritures entières: élégante, la grecque; belle, la syriaque; nette, l'arabe, ne laisse pas de doute que parmi les copistes de la laurè de Sabbas, d'où provient le polyglotte, il se trouvait des gens qui possédaient à la perfection non seulement la calligraphie grecque, mais encore la syriaque et l'arabe. Si on compare les trois mains, c'est l'onciale grecque qui se présente la plus archaïque, la plus monumentale. L'arabe est la plus courante, portant dans la plupart des mots des tirets d'allongement. La syriaque, elle, occupe une situation intermédiaire, soit au point de vue paléographique, soit au point de vue matériel (sur le parchemin). Ce type d'écriture (qui a gardé des accointances avec l'estranghelo), reliant une partie des lettres et séparant les mots d'une manière distincte, a depuis longtemps perdu les caractéristiques du Code d'écriture. L'absence d'accents vocaliques dans le syriaque pour un manuscrit du IX^{ème} siècle dénote son origine melkite.

« Les particularités paléographiques du ms. polyglotte correspondent en plein aux traditions des ateliers palestiniens, comme cela se voit sur les manuscrits grecs. Quant à son attache directe

Le Psautier, le livre de la laure de Saint Sabbas, est en trois langues : grec, syriaque et arabe. Les deux premières sont en caractères grecs, la troisième en caractères arabes. Les deux premières sont en caractères grecs, la troisième en caractères arabes.

« Tout comme le texte grec du ms. polyglotte est conforme à la version alexandrine des Septante reçue dans la laure, la colonne syriaque se révèle beaucoup plus proche du texte syro-hexaplaire, auquel d'ailleurs est si apparentée la traduction arabe du livre de Job provenant justement de cette même laure. La colonne arabe, s'efforçant précisément de suivre le grec, se trouve aussi sous l'influence manifeste du texte syro-hexaplaire par rapport au vocabulaire et aux tournures particulières du discours ».

Après avoir rappelé l'utilisation du Psautier dans divers pays comme livre de lecture pour les débutants, l'auteur ajoute qu'il pouvait aussi servir pour l'étude de langues étrangères et continue : « Dans la laure de Sabbas étaient assemblés des gens appartenant à diverses nations et parlant des langues diverses. Elle était le centre non seulement de la culture grecque, mais encore de la culture arabe chrétienne et sa bibliothèque contenait des manuscrits syriaques, puisque l'influence de la langue syriaque en Palestine et en Syrie était inévitable. Le Psautier qui était le livre familier pour l'étude de la lecture a pu être aussi utilisé pour celle de langues étrangères ». L'auteur voit même dans la place occupée par le texte syriaque entre les deux autres colonnes (grecque et arabe) un témoignage du rôle d'intermédiaire joué par les Syriens entre Grecs et Arabes. Ce sont les Syriens ou plutôt les Syriacisants qui transmirent aux Arabes les ouvrages grecs de philosophie, de mathématiques, d'astronomie, d'alchimie, aussi bien que ceux d'art, de médecine et la Bible.

Telles sont donc les lumières nouvelles que projette le manuscrit polyglotte millénaire sur l'activité scientifique et pédagogique de la laure de Saint Sabbas.

Dans cette étude si intéressante et si suggestive, je me demande si l'auteur, — spécialiste, il faut le reconnaître, dans le domaine syriaque —, n'a pas quelque peu exagéré les particularités paléographiques de la colonne syriaque, qui est en écriture *estranghelo*, à peine

entree dans la voie d'analyse des textes arabes par l'examen paléographique du texte arabe. Mais les conclusions de l'auteur gagnent en valeur par l'examen comparatif si approfondi des textes eux-mêmes et par la concordance des données paléographiques avec les données littéraires.

§ VI. — A LA MEMOIRE D'IGNACE KRATCHKOVSKY

Le reste de la livraison (pp. 91-129) est consacré à la mémoire de l'éminent et très sympathique orientaliste russe, plus spécialement arabisant, le défunt académicien Ignace Joulianovitch Kratchkovsky, né à Vilno le 16 Mars 1883 et mort à Léninegrad le 24 Janvier 1951.

MM. V. I. Belyaev et I. N. Vinnikov retracent (pp. 91-105) un tableau de la carrière scientifique du défunt, très instructif au point de vue orientaliste.

Madame V. A. Kratchkovskaya, elle-même orientaliste et spécialiste en épigraphie arabe, évoque (pp. 106-124), grâce au diaire laissé par le défunt, le séjour de celui-ci au Liban et en Palestine de 1908 à 1910, ses études à la Faculté Orientale de l'Université Saint Joseph et ses nombreux déplacements. Notice intéressante, vivante, accompagnée de portraits et de paysages, qui mérite d'être traduite intégralement.

Enfin M. I. N. Vinnikov clôture le 1er (63ème) fascicule du « Recueil Palestinien » par une liste des Publications et Communications du même savant russe, soit posthumes, soit antérieures à sa mort, de 1946 à 1954, et qui n'avaient pas trouvé place dans la plaquette à lui dédiée en 1949 par l'Académie des Sciences (189 pp., Moscou-Léninegrad).